

XYZ. La revue de la nouvelle



Soie mauve

Aude

Number 5, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2043ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aude (1986). Soie mauve. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (5), 20–27.

Aude

Soie mauve

Elle porte une mince écharpe de soie enroulée plusieurs fois sur sa gorge.

Sa tête semble reliée au reste de son corps simplement par ce foulard fragile.

L'étoffe est indigo aujourd'hui. Hier, elle était perle. Avant-hier, fuchsia. Et pour les autres jours, je ne me souviens plus. Ou plutôt, je ne me souviens pas de la couleur correspondant au jour. Mais il y en a d'autres, plusieurs autres.

Je n'ai jamais vu son cou nu.

J'ai tenté à deux reprises de défaire l'entrave à son cou. Mais les deux fois, elle s'est figée, durcie, refroidie. Elle s'est dégagée de l'étreinte et elle s'est emportée violemment.

Parfois elle s'enfonce dans l'eau de la rivière et c'est une algue que je vois collée à son cou.

Dans ma chambre, le papier peint est vert. Chaque chambre est identifiée par la couleur qui y domine. J'ai demandé la chambre verte dont les murs sont recouverts d'une végétation semblable à celle des aquariums. Sous certains angles, du lit, par exemple, lorsque j'y suis étendu, ou de la chaise de rotin où je suis présentement, près de la fenêtre, on peut voir le déplacement presque imperceptible des algues, de gauche à droite, de droite à gauche, selon le mouvement de masse de l'eau. Et parfois, si l'on est attentif, on peut apercevoir le bref éclair de minuscules pois-

sons argentés qui se déplacent ensemble comme s'ils n'étaient qu'un seul.

Elle, elle habite la chambre mauve. Pourtant tout y est blanc, sauf ses écharpes dispersées çà et là. Mais un parfum sucré se dégage du papier peint où des lilas blancs, grandeur nature, débordent par endroits en lourdes grappes. C'est l'odeur qui est mauve. Comme ses yeux, à elle, qui me glacent. Je ne m'habitue pas à leur couleur probablement fausse. Je la soupçonne de porter des lentilles teintées aussi obstinément qu'elle porte ses écharpes. Et si elle venait à changer de chambre, elle n'hésiterait pas à se faire des yeux d'albinos ou d'oiseau tropical.

De ma fenêtre, je vois la rivière. Tout près, elle coule étroite et peu profonde entre les pierres rondes et lisses. C'est là que parfois de vieilles dames vont s'étendre dans quelques renforcements on dirait faits pour recevoir leurs corps. Elles y restent des heures à laisser l'eau les engourdir.

Elle, c'est un peu plus haut qu'elle se baigne, juste avant la petite digue et la cascade, là où l'eau est profonde, un trou d'à peine dix mètres de largeur mais sans fond, creusé dans le roc, à la dynamite, m'a-t-on dit. On croyait pouvoir y aménager un bassin- piscine pour les clients de l'auberge. Mais les parois sont trop abruptes. On y glisse rapidement jusqu'au creux. On pourrait s'y noyer. Peu de gens s'y hasardent.

Elle, elle s'y enfonce et disparaît. Si longtemps que j'ai cru qu'il pouvait y avoir quelque grotte, au fond, où elle pouvait reprendre un peu d'air. J'ai plongé plusieurs fois, lorsqu'elle n'était pas là, à la recherche de cet endroit secret, mais je n'ai rien trouvé.

Quand elle revient à la surface, on voit d'abord flotter le bout des deux longs pans de son écharpe. Puis elle apparaît et elle s'étend sur l'eau, ses yeux mauves fixant le ciel. On la croirait morte tellement elle est immobile.

Au début, il m'est arrivé plusieurs fois, la voyant ainsi, de sortir de ma chambre et de courir jusqu'au bord de la fosse.

Mais chaque fois, ses yeux se sont détachés lentement du ciel pour descendre sur moi. Ses pieds, ses jambes et ses hanches se sont doucement enfoncés puis elle a disparu tout entière, verti-

cale, ses yeux ne me quittant pas, me fixant un moment à travers l'eau limpide avant de disparaître dans le noir du gouffre.

Il m'arrive, lorsque je la vois marcher vers cet endroit de la rivière pour s'y noyer, de fermer les volets de ma fenêtre et de lire, ou de sortir marcher dans le bois de pins où rien n'arrive et rien ne pousse sous le tapis d'aiguilles. Contrairement au reste de la forêt qu'il y a près de l'auberge, ce bois n'est pas sauvage. Les arbres y sont soigneusement alignés, ils ont sensiblement la même taille et leurs branches basses ont toutes été coupées. Cet ordre et ce dépouillement me conviennent.

Elle ne vient jamais ici. Elle préfère le touffu de la forêt où elle disparaît comme dans l'eau. Je n'ai pourtant jamais vu sa peau éraflée par les arbrisseaux du sous-bois ni piquée par les insectes.

Il lui est arrivé, à quelques reprises, de passer la nuit dans la forêt. La première fois, quand elle n'est pas rentrée pour le repas du soir ni pour celui du lendemain matin, j'ai cru qu'elle s'était perdue. J'ai fait remarquer cette absence à l'aubergiste tout en essayant de lui cacher mon inquiétude. Il m'a dit qu'elle aimait dormir ainsi en forêt, parfois. Elle n'avait pourtant rien apporté, ni nourriture, ni tente. Rien.

Le lendemain, elle est revenue vers midi, ses vêtements tout aussi blancs, pas même froissés, comme si elle avait dormi debout ou comme si elle n'avait pas dormi du tout, ou plutôt s'il ne s'était écoulé qu'une heure à peine depuis son entrée dans la forêt.

Un jour, je l'ai suivie. De loin. Son écharpe rouge me guidait à travers le feuillage. Parfois je la perdais de vue mais elle réapparaissait bientôt. Sauf à un certain moment. J'eus beau attendre, regarder tout autour, je ne vis pas l'éclat vif de la soie. Je n'aurais su revenir sur mes pas ni retrouver l'auberge par moi-même. Mon imprudence m'étonnait. Je marchais depuis plusieurs heures sans autre boussole que sa fugace écharpe.

Je décidai de m'asseoir et d'attendre.

Il y avait de petits bruits çà et là, non repérables à cause du léger brouillage sonore créé par le vent dans les feuilles.

Au bout d'un certain temps, je m'assoupis.

C'est l'impression d'une main posée sur mon épaule qui m'éveilla. Mais il n'y avait rien sur mon épaule, sinon son regard.

Elle était là, debout, appuyée à un arbre, derrière moi, à ma gauche, ses yeux mauves encore plus mauves et son chemisier plus translucide que je ne l'avais cru.

Je me suis levé et je me suis tourné vers elle. Sa tête était un peu renversée. Je voyais clairement ses seins à travers le tissu mince. Elle avait rejeté les deux pans de l'écharpe sur ses épaules, pour mieux s'offrir.

Je me suis approché.

Elle a allongé les bras et les a mis comme un foulard à mon cou, ses doigts noués sur ma nuque.

J'ai ouvert son chemisier et j'ai caressé la pointe dressée de ses seins.

Elle m'a doucement tiré vers elle et sa langue a léché ma bouche avant de s'y enfoncer lentement.

Son sexe était mouillé, déjà, quand mes doigts y ont fourragé doucement.

Ma bouche glissa sur sa joue, jusqu'à son oreille. J'avais envie de mordre son cou nu.

Je commençai à dénouer l'écharpe.

Elle se figea un bref instant puis elle s'écarta brutalement de moi.

Ses yeux mauves sont devenus opaques.

Elle se mit à parler tout bas, mais d'une voix très dure.

Elle disait des choses que je ne comprenais pas, en longues tirades, ou plutôt, des choses qui devaient s'adresser à quelqu'un d'autre et dont je ne pouvais saisir le sens.

Elle disait que je gâchais toujours tout avec mes idées saugrenues. Que je compliquais tout. Que je ne la voyais pas, elle. Que j'aimais une image. Qu'elle en avait assez de toutes ces manières, de toutes ces extravagances que je lui imposais.

Elle n'arrêtait pas. C'était la première fois que je l'entendais parler si longuement et si distinctement.

À la fin, elle a dit, en me fixant intensément: «La prochaine fois, prends-moi sans poser de questions et sans me faire d'histoires.»

Puis ses yeux mauves se sont embués d'un seul coup et tout son visage s'est transformé comme si la colère avait soudain fait place à une infinie désolation en elle, une dévastation.

Elle s'est détournée et nous sommes revenus à l'auberge en silence, moi à bonne distance d'elle, n'osant l'approcher davantage et suivant à nouveau l'éclat rouge à son cou.

Je ne sais pas depuis combien de temps elle est dans cette auberge. Ni jusqu'à quand elle y restera.

Je suis incapable de l'imaginer ailleurs.

Moi, je n'y étais venu que quelques jours pour me reposer. Mais je m'y suis attardé. À cause d'elle. Un jour de plus. Une semaine. Un mois. Puis un autre. J'ai fait venir des malles.

J'attends qu'elle parte.

Ou qu'elle meure.

Ou qu'elle m'aime.

L'auberge fermera bientôt. La nuit, il m'arrive de rêver que toutes les fenêtres et les portes sont barricadées, que tous les meubles sont recouverts de housses, qu'il fait noir et qu'on l'a enfermée, elle, dans la chambre mauve, pour la saison morte. Elle est étendue sur le lit comme à la surface de l'eau et son corps est enroulé dans ses écharpes comme dans un suaire. Le sol est recouvert de branches de lilas fanés. Il fait un froid intense. Son corps est dur comme la pierre et ses yeux mauves, qui fixent le plafond, semblent de verre.

Au lieu de m'angoisser, ce rêve m'apaise. Comme si je préférerais la savoir morte ou gelée dans cette auberge plutôt que de la voir faire ses valises, dans quelques jours, et regagner la ville où l'attendent peut-être un travail, un amour, voire un enfant.

Elle n'est jamais venue dans ma chambre bien que je l'y aie invitée plusieurs fois. Elle dit qu'elle n'aime pas le vert. Ce que j'ai du mal à croire. À cause des arbres, dehors.

Le lendemain du jour où je l'ai suivie dans la forêt, au matin, lorsque je suis passé devant sa chambre pour descendre déjeuner à la terrasse, la porte était ouverte.

Elle ne portait qu'une écharpe mauve, beaucoup plus longue que les autres. J'eus l'impression qu'elle n'avait pas dormi et qu'elle avait passé la nuit ainsi, à m'attendre, comme je l'avais

attendue, sachant qu'elle ne viendrait pas, mais l'attendant quand même, flairant et léchant mes doigts qui avaient caressé son sexe et repassant sans fin dans ma tête la scène de la forêt.

Elle me fixait de ses yeux mauves un peu cernés.

Je refermai la porte derrière moi.

Je me suis approché et je me suis lentement étendu sur elle. Je l'ai aussitôt pénétrée, prenant cependant soin, cette fois, de ne pas tenter de lui retirer l'écharpe, hésitant même à l'écarter de ses seins, préférant la toucher à travers l'étoffe, la soie faisant dans ma bouche comme une langue de chat un peu rugueuse.

Par la suite, elle laissa plusieurs fois la porte de sa chambre entrouverte, pour que j'y entre, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, et je me demandais si d'autres y pénétraient aussi, parfois, alors que j'étais ailleurs, ou s'il n'y avait que moi.

En juillet, alors qu'il faisait chaud, elle m'entraîna très haut dans la rivière. Il y avait là des renforcements un peu comme ceux où s'étendaient les vieilles dames près de l'auberge, mais plus larges et un peu plus profonds. Elle se dévêtit et s'allongea, à contre-courant, dans l'un d'eux. Elle se souleva un peu et tendit les bras vers moi, doucement. Mais quand je fus près d'elle, elle laissa retomber subitement ses bras et sa nuque et l'eau recouvrit aussitôt son visage. Je crus qu'une fois encore elle se jouait de moi. Mais près de son oreille droite, l'eau se teinta de rouge. Je mis ma main derrière sa tête et la soulevai rapidement. Sa nuque était rigide et ses yeux restaient fixes. Je la sortis de la rivière et l'étendis sur la berge. Le sang semblait venir de sous l'écharpe ou de la naissance du cuir chevelu. Je ne pouvais voir avec précision. Je commençais à dénouer l'écharpe. Deux tours. Il en restait quatre, au moins. Mais ses mains se sont posées sur mes poignets avec violence. Elle a crié: «Laisse-moi!»

J'ai essayé de la prendre dans mes bras, lui disant qu'elle s'était blessée réellement, qu'elle saignait.

Elle a dit: «Ce n'est rien. Rien! Rien que tes fantasmes!»

Elle s'est levée et s'est rhabillée rapidement. Elle a remis l'écharpe en place. Il y avait du sang dessus.

Les derniers touristes sont partis, il n'y a plus qu'elle et moi comme clients.

Il reste à peine une semaine avant le départ.

Sa porte est presque toujours entrouverte.

Elle ne parle jamais. Sinon ce murmure quand elle s'adresse à l'aubergiste ou à ceux qui assurent les différents services. Sinon les deux fois où j'ai voulu dégager sa gorge et qu'elle s'est emportée. Contre moi. Ou quelqu'un d'autre.

Je ne lui parle jamais non plus. Ou à peine. Par peur de briser quelque chose. La cloche de verre sous laquelle elle vit. Ou le charme. Je ne sais pas. D'ailleurs, je n'ai rien à lui dire. Outre le fait que j'aimerais que l'été ne s'achève jamais, que nous restions dans cette auberge jusqu'à la mort. Moi, prisonnier, de son regard mauve. Elle, prisonnière de mes yeux qui la suivent, l'observent, l'absorbent.



Elle est disparue depuis trois jours. Le premier matin, j'ai cru qu'elle était partie. Mais ses écharpes sont là, dans sa chambre, et ses robes et ses colliers et ses parfums. Dans le même désordre et non pas rangés comme en attente du prochain été.

C'est ma dernière nuit ici. Mais je ne peux me résoudre, demain, à quitter cette auberge sans savoir où elle est.



Ce matin, en ouvrant les volets, j'ai aperçu son écharpe mauve à la surface de l'eau.

Je suis sorti et je l'ai cherchée dans la rivière.

J'ai plongé plusieurs fois dans la fosse.

Puis je suis entré dans la forêt.



Elle est là, couchée dans les fougères.
Elle a maintenant les yeux verts. Juste un peu trop feuillage.
Et le corps minéral.
Son cou est nu.

(Juillet 1985)

Aude est le nom sous lequel Claudette Charbonneau-Tissot publie depuis trois ans, et publiera à l'avenir, tous ses textes de création. «Aude» n'est pas un «pseudonyme» mais bien le coeur du prénom de l'auteure. Elle a publié, entre autres, *la Chaise au fond de l'oeil* (1979) et *l'Assembleur* (1985). Elle travaille présentement à un recueil de nouvelles qui aura pour titre: *Banc de brume* ou *les Aventures de la petite fille que l'on croyait partie avec l'eau du bain*.